

**DAVID WOJNAROWICZ**  
**ARTHUR RIMBAUD IN NEW YORK**

*Arthur Rimbaud in New York* est l'une des œuvres fondatrices de David Wojnarowicz — l'une de ses séries entièrement photographiques — réalisée entre 1978 et 1979, à l'orée d'une carrière placée sous le signe de l'urgence, de la marginalité et de la rage de vivre. Ces tirages proviennent de la collection de Jean-Pierre Delage ; ce sont les clichés que Wojnarowicz aurait souhaité exposer à Paris en 1980. Comme en attestent, les centaines de lettres, cartes postales, manuscrites ou typographiées, destinées à son amoureux de l'époque (Delage), il cherchait alors une galerie à Paris pour présenter Rimbaud. C'est chose faite aujourd'hui.

La série met en scène un simple masque en carton, fixé par un élastique : le visage de Rimbaud, poète adolescent, immortalisé par Etienne Carjat. Ce visage devient spectre. S'il est universellement reconnu, il hante ici les rues, les terrains vagues, les métros tagués, les plages vides de New York. Ce sont les amis et les amants de Wojnarowicz — parmi eux Jean-Pierre Delage — qui incarnent cette figure. Une topographie rimbaldienne new-yorkaise prend forme : Coney Island, Times Square, The Piers, un hamburger-frites comme dernier repas. Peut-être que Wojnarowicz s'y est prostitué. Peut-être que l'enfant de Charleville aussi, dans une autre vie, s'y serait injecté dans une usine désaffectée.

Exposer ses photographies aujourd'hui ne relève pas seulement d'un jeu d'images ou d'un hommage poétique : c'est un geste politique et intime. Un moyen de rapporter les saveurs des amants dans sa chambre, comme on recueille une fièvre dans un drap. Une tentative de dire l'effacement, de figurer l'invisibilité. Un corps masqué pour mieux révéler ceux que la société rend illisibles. Dans l'une deux apparaît un anonyme nu, sexe en érection, tendu comme l'épée d'un capitaine.

La rencontre entre Wojnarowicz et Delage se fait sur le parking du Louvre, là où s'élève aujourd'hui la pyramide. Et dans une lettre datée du 9 janvier 1981, envoyée depuis un New York glacé, Wojnarowicz écrit à Jean-Pierre : il parle d'amour, de fatigue, de musique, de sa rencontre avec Peter Hujar — ce photographe-mentor avec qui il partage le poids d'un art sans confort. Il s'interroge : pourra-t-il un jour vendre ses œuvres en galerie ? Ou restera-t-il au RTR Club ? Il termine la lettre par un dessin de chien arc-en-ciel, et ces mots simples, lumineux dans la nuit : "I kiss you now."

Sur une affiche du Club 57, haut lieu de l'underground de l'East Village, Wojnarowicz annonce un événement de "poetry performance" avec Bob Holman et Ira Brukner. En bas : DANCING. Sur l'image, l'un de ses compagnons porte le masque de Rimbaud. Il est tendu par des cordes obliques, piégé dans une scène urbaine ruinée. Ce n'est pas un portrait. C'est une crucifixion contemporaine. Une mise en tension. Le mur, saturé de griffures, devient surface de souffrance : la ville elle-même, comme corps martyrisé. Ce New York-là, Wojnarowicz le saisit encore indemne : brut, sale, lumineux, avant la gentrification. Le Lower East Side est alors un territoire de collectifs expérimentaux, d'amours clandestines, de corps vendus, de poésie vive. Mais très vite, le sida ravage ce monde. Wojnarowicz meurt à 37 ans.

**DAVID WOJNAROWICZ**  
**ARTHUR RIMBAUD IN NEW YORK**

Il partage avec Rimbaud une jeunesse fracassée, une haine des institutions, un goût de l'errance. Tous deux sont des grands maudits, des petits criminels, des êtres "hors d'usage" au regard de leur époque. Quand Rimbaud se proclame païen et anticatholique dans *Une Saison en Enfer* (1873), Wojnarowicz s'en prend à l'Amérique chrétienne et néo-conservatrice qui répudie ses malades. Tous deux chantent l'adolescence brûlée, la vie désirée trop fort. "*Naître au monde, c'est connaître l'enfer*", écrit Rimbaud – cette phrase aurait pu être la sienne. "*Je me suis séché à l'air du crime.*" Wojnarowicz aussi.

Là où Rimbaud abandonne la poésie pour le commerce d'armes en Abyssinie, Wojnarowicz persiste. Il continue d'écrire, de peindre, de photographier – jusqu'à l'épuisement. Il ne croit pas "à la lumière exténuée", ni "au mouvement égaré". Il préfère croire qu'à l'aurore, nous rentrerons dans de splendides villes. Car Wojnarowicz a exploré tous les médiums : peinture, photographie, performance, écriture. Mais pour lui, l'art n'était jamais purement esthétique. Il était arme, cri, outil de résistance. Il se présente non comme un artiste au sens classique, mais comme une figure consumée, traversée, un damné. Dans *Arthur Rimbaud in New York*, la figure du poète devient un médium de disparition. Rimbaud traverse la foule, mais personne ne le voit. Il erre seul à Coney Island. Il s'effondre sur un lit, sexe à la main. Chaque image répète la même intuition : l'effacement de la personne.

À l'époque, Wojnarowicz n'est pas encore malade. Le monde ne s'est pas encore effondré. C'est ce qui rend ces images si tremblantes, si justes : pas de pathos, pas de virtuosité. Juste une tension. Une lumière pré-catastrophique. Il capte un monde au bord de la disparition – celui des prostitués, des rêveurs sans galerie, des artistes sans héritiers, des amants morts trop jeunes. Un monde de fêtes foraines ruinées, de fast food désertés, de terrains vagues, d'usines éventrées. Un monde traversé par l'ardeur des pillards – des corps fugitifs.

Rimbaud, disait Nietzsche, fut le poète des extases joyeuses.

Wojnarowicz, lui aussi, croit en une joie impure, une joie née de la honte, du sexe, de la nuit, du silence, de la rage. Ni l'un ni l'autre ne revendiquent un art pur. Leur œuvre est faite avec le crime. Avec ce que l'époque refuse.

Et dans une certaine mesure, si nous avons besoin d'eux,  
eux n'avaient pas besoin de nous.

**Pierre-Alexandre Mateos**, Paris, Mai 2025